

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

A Bethléem de Juda / J. J. E

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 364-370

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

A Bethléem de Juda

(Luc, II, 1-20) .

Et toi, Bethléem, terre de Juda,
tu n'es pas la moindre entre les
villes de Juda, car de toi paraîtra
un chef qui paîtra mon peuple
Israël ». (Michée, V, 2.)

C'était l'an de Rome 740 ¹. Un jeune prince, fils adoptif de César, qui avait nom Octave-Auguste, remplissait l'univers de sa puissance. Il avait hérité de son aïeul les ambitieux

¹ Je prends cette année comme date du recensement d'Auguste et de la naissance de notre Sauveur, j'ai l'intention de publier prochainement un article sur cette question.

projets dont l'un des plus vastes consistait à mesurer l'empire romain. Des rives du Tibre, il envoya l'ordre à ses représentants dans les provinces, de recenser toute la terre, (Luc, II, 1) c'est-à-dire les contrées d'Europe, d'Asie et d'Afrique soumises à son gouvernement. Certes, il n'était moment plus favorable. Pour la première fois, la paix la plus profonde régnait sur l'empire ; le temple fameux dédié à Janus avait fermé ses symboliques portes ; Auguste, à l'apogée de sa gloire, pouvait en toute sécurité introduire dans ses Etats l'organisation qu'il rêvait.

Depuis la conquête faite par Pompée, l'an 63 avant J.-C. la Judée comptait parmi les provinces romaines. Hérode, par sa politique, avait anéanti le dernier vestige de liberté que les Césars laissèrent d'abord à la nation. A ce gouverneur qui de son chef avait livré une guerre fatale au roi d'Arabie, Octave venait de dépêcher ce message: « Je vous ai jadis traité en ami, désormais je vous traiterai en sujet. » (JOSÉPHE ANTIQUITATES, XVI, 9, 3.) Lors du recensement, le monarque n'eut qu'à parler, et le vassal obéit.

Quand Jéhova, au Sinai, ordonna à Moïse de compter les Hébreux, il lui fit prendre les noms de ses enfants par tribu et par famille. (NUM, I, 2.) Ce fut d'après cet antique usage, qu'en Palestine, s'effectua le recensement imposé par Auguste : chacun alla s'inscrire au lieu où étaient nés ses ancêtres.

Au nord de la plaine d'Esdreton, cachées derrière les roches grisâtres des montagnes de Galilée, les maisons de Nazareth s'échelonnent gracieusement aux flancs d'une colline couverte d'oliviers. Dans les rues montantes, mal entretenues de la bourgade, sont disséminés sans ordre, des ateliers primitifs qui d'un côté s'ouvrent sur la place publique, qui, de l'autre, s'enfoncent en voûte dans le rocher. Au dedans sont suspendus à la muraille quelques outils grossiers que notre esprit moderne a peine de se figurer ; à l'aide de ces instruments, des ouvriers guère

habiles (les écoles d'arts et métiers étaient encore dans le chaos) travaillent le bois, forgent le fer, selon la routine des ancêtres. C'est dans l'une de ces échoppes que le message impérial surprit deux Béthléémites, de la famille du roi David : Joseph, le charpentier, et Marie, son épouse, l'enfant de Joachim et d'Anne. Rejetons infortunés d'un glorieux père, ils vivaient dans la pauvreté et dans l'oubli. Afin de se conformer aux ordres du César romain, Joseph et Marie s'apprêtent à partir de Nazareth pour Béthléem, leur endroit d'origine.

A Nazareth, dans ce village mal famé, qui arracha à Nathanael la réflexion : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » (JEAN I, 47) dans une boutique d'artisan, le Très-Haut va chercher le père nourricier, la mère de son Verbe, le Messie à venir.

Un jour de l'hiver, en l'an 749, à l'aube naissante, deux piétons sortaient de Nazareth, descendaient la route malaisée qui des montagnes de Zabulon se dirige vers le pays de Samarie : une jeune fille simplement vêtue, le visage enveloppé dans un voile opaque ; à ses côtés, un homme à la barbe sombre où çà et là l'oeil aperçoit quelques fils chenus, s'appuie sur son bâton de voyage. Cent-vingt kilomètres, quatre jours de marche les séparent du but à atteindre : Bethléem, la cité de leurs aïeux. Que de souvenirs bibliques a dû faire revivre dans ces âmes profondément israélites, cette marche à travers la plaine d'Es-drelon, au milieu des contrées de Samarie, des collines de Judée. Ce sont les montagnes de Gelboé sur lesquelles l'élite du peuple juif tomba étouffée par les Phillistins ; c'est Samarie dont l'un des voyants de l'ancienne alliance annonça la ruine :

Et jc ferai de Samarie un tas de pierre, dans les champs,
Une terre pour planter la vigne....

Béthel, site où Abraham dressa ses tentes, éleva un autel à Jéhowa en invoquant son nom, Bethel où Jacob,

fuyant la colère d'Esau, s'endormit un soir, la tête appuyée sur l'une des pierres qui couvrent le mamelon ; Nob, la ville sacerdotale en ruines, témoin des délicieuses scènes d'amitié entre David et Jonathas : dans ces murs, ils se jurèrent fidélité, ils pleurèrent ensemble leurs malheurs.

Mais, voici Jérusalem avec ses remparts hérissés d'une forêt de tours. Assis sur le Moriah, le temple se dessine dans l'azur intense du ciel d'Orient ; sur le mont Sion se détachent les palais d'Hérode aux merveilleux jardins ; les édifices publics, les théâtres, les bazars, les maisons basses, aux toits en terrasse sur lesquels le soleil d'hiver verse à flots sa vive lumière, se présentent tour à tour aux yeux émus de Marie et de Joseph. Entrés dans la ville par la porte de Jaffa, les deux voyageurs que les plans divins appelaient ailleurs, traversent la partie ouest de la cité haute, franchissent la porte de la Vallée, et tournent à gauche, dans la direction de Bethléem. Ils longent la plaine de Raphaïm, saluent le tombeau de Rachel, la mère de cet autre Joseph chéri de Jacob, et, par la route d'Hébron qu'avait fait daller Salomon, ils arrivent aux portes de Bethléem.

Assise sur deux collines, au levant et au couchant, la ville avec ses murailles blanchies tranche sur le brun des terres nues et des vergers défeuillés. Ses maisons descendent entourées de vignes, d'oliviers, jusqu'aux vallons qui la cernent de tous côtés. Un cri de joie, le cri de la reconnaissance, part des cœurs de Joseph et de Marie, en dépassant la grand'porte.

Dans les rues, la foule se pressait immense, à cause du recensement. La place se trouvait envahie de gens, peuplée d'animaux, de véhicules.

Le khan devant lequel s'arrêta le couple présentait une façade de massif appareil, surmontée d'un toit en terrasse. Construit en carré, par assises variées de calcaire et de balsate, on y pénètre par une porte charretière ouverte à

tout venant. A droite et à gauche de l'entrée principale, sont rangées une suite de petites chambres pour les voyageurs : ces appartements constituent l'hôtellerie proprement dite. Après les chambres on débouche dans une cour environnée d'une galerie intérieure : là se couchent les chameaux abattus de fatigue. La partie de cette galerie adossée à la colline trouve une sorte de prolongement dans des grottes pratiquées dans le roc où les troupeaux s'abritent quand les nuits sont froides. A la porte, assis sur un bloc de cèdre, le javelot à ses cotés, le gardien du khan veillait.

Joseph se fraye un chemin jusqu'à lui ; après les saluts d'usage, il commence :

— Je suis de Bethléem... Trouverai-je de la place ?

— Il n'y en a pas, lui fut-il répondu d'un ton plein de mépris.

La pauvreté des nouveaux venus, sans doute, était cause de cet accueil brutal.

Rempli d'inquiétude, craignant pour Marie les nuits froides de ces hauteurs, Joseph s'empessa d'aller quérir une demeure pour lui et son épouse.

Les toits du bourg se teintaient de pourpre rosée, sous les rais du soleil couchant, quand les deux Béthléémites pénétrèrent dans un bâtiment trapu, sans fenêtre, plongeant à l'intérieur du rocher : c'était l'une des grottes du khan. Cà et là, l'on voyait une crèche accrochée aux parois; de la voûte crevassée pendaient, noirâtres, des toiles d'araignées, sur le sol, un peu de paille. L'artisan se mit en devoir de rendre cette modeste demeure habitable pour son épouse et pour Celui qui allait venir. Marie, souriant sous son voile qu'enflait la brise du soir, l'aidait en silence. Les heures s'écoulèrent rapides ; au moment où la sainte famille s'abandonnait au sommeil, les ténèbres couvraient la terre.

Au sud-est de Jérusalem, dans la nuit profonde, au

milieu de cette plaine qu'une rangée de collines sépare de la ville, un homme à l'aspect sauvage veillait : il était berger. A fabri de la caverne qui servait d'étable, ses compagnons dormaient, étendus sur le sol nu. Veilleur, cette nuit là, assis à quelques pas de la grotte, il attisait un feu qui jettait sur le vallon ses faibles rayons. Le ciel était semé d'étoiles. Aucun vent. Nulle rumeur dans la campagne. Vers minuit, une lueur blanche se lève dans la direction de Bethléem et frappe, intense, ses yeux appesantis par le sommeil. Elle s'approche... les étoiles se voilent... la plaine s'illumine... un torrent de flammes empourprent la vallée.

Epouvanté, le berger crie :

« Debout !... Debout !... »

D'un bond les chiens se dressent, s'enfuient, remplissent les airs de leurs lugubres aboiements, les bêtes affolées se précipitent sur les barrières, les pâtres haletants s'interrogent pleins d'angoisse :

« Qu'est-ce ?... le ciel en feu. ?... »

Soudain, la lumière les entoure, les aveugle, ils tombent à terre, les membres raidis ; une sueur froide s'échappe de leurs fronts.

« Ne craignez pas, leur dit une voix qui n'a rien d'humain je vous annonce une bonne nouvelle. Aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur vous est né : vous trouverez l'enfant enveloppé dans des langes, dormant dans une crèche. »

L'âme rassurée, les bergers se lèvent ; ils aperçoivent, environnée de clarté, vêtue de blanc, une forme humaine d'une incomparable beauté. Leurs yeux fixaient encore la céleste apparition, quand tout près d'eux, un concert — jamais ils n'avaient entendu de si belles mélodies — les impressionne avec force... puis s'éloigne faiblissant :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; et, sur terre, paix aux hommes de bonne volonté. . . »

La nuit est redevenue noire et silencieuse. Les pasteurs que l'émotion secoue encore d'un léger tremblement se répètent :

« Un Sauveur est né... une crèche... la ville de David... Allons à Bethléem, dans la grotte du vieux khan, et voyons ce qui est arrivé. »

Essoufflés, ils arrivent au caravansérail, traversent la cour sans être aperçus. La porte de la grotte entr'ouverte, livrait passage à une faible clarté. Dans une crèche, sur un peu de paille reposait un Nouveau Né. Autour de lui, une jeune Mère, un homme recueilli et silencieux ; c'était le signe donné par l'apparition.

Leur âme tressaille d'allégresse. C'est le Sauveur, se redisent-ils l'un à l'autre en tombant à genoux ; d'une voix joyeuse, ils entonnent le cantique des anges :

« Gloire à Dieu dans les cieux ; et sur la terre,
paix aux hommes de bonne volonté. »

J. J. E.